

Géopolitique des drogues de synthèse

Dans le Comté de Jackson, Missouri (États-Unis), en juin 1997, les agents des stupés font irruption dans un modeste pavillon. À côté de la chambre de ses deux enfants de 8 et 4 ans, le père de famille a bricolé un laboratoire de fortune. À partir de produits chimiques de consommation courante et de médicaments en vente libre, il y produisait de la méthamphétamine, qu'on surnomme ici la « cocaïne du plouc », ou encore meth, crank ou ice. En 1992, le bureau de Saint-Louis de la Drug Enforcement Administration (DEA), la police fédérale antidrogues, avait saisi six de ces laboratoires dans tout le Midwest : une zone englobant, outre le Missouri, le Kansas, l'Iowa, le Nebraska, le Dakota du Sud et le sud de l'Illinois. En 1995, ce nombre était passé à 66 et atteignait le record de 303, en 1996.

À Johannesburg, Afrique du Sud, en juin 1997, dans la gare de la ville, louée pour la circonstance, une gigantesque rave party rassemble quelque 25 000 fans de musique techno. Le record national d'affluence est battu, et, c'est donc le jackpot pour les dealers d'ecstasy. Les observateurs estiment qu'il s'y est vendu entre 10 000 et 15 000 comprimés de la « drogue de l'amour », à un prix de vente unitaire compris entre 80 et 100 rands (de 105 à 130 FF) ce qui correspond à plus d'un million de francs de chiffre d'affaires. Au moins deux soirées géantes de plus de 10 000 personnes sont organisées chaque mois dans le pays du président Nelson Mandela. En 1994, la police n'y avait encore jamais saisi d'ecstasy. Pour alimenter ce marché tout neuf et en pleine explosion, les trafiquants troquent l'herbe de cannabis locale, exportée par tonnes, contre de la drogue produite aux Pays-Bas ou en Grande-Bretagne. Mais, au début de l'année, 3 laboratoires clandestins ont été démantelés dans la région de Johannesburg.

Ces deux exemples, parmi cent autres, illustrent l'importance prise dans le monde par les drogues de synthèse (également appelées psychotropes ou *dangerous drugs*), ainsi nommées par opposition aux drogues naturelles, tirées de plantes (comme les dérivés du cannabis, l'héroïne extraite du pavot et la cocaïne des feuilles du cocaïer).

Rappel historique

L'histoire de ces drogues de synthèse commence au XIX^e siècle, en même temps que les principes actifs des plantes à drogues sont identifiés. Les chercheurs de l'industrie pharmaceutique naissante s'en inspirent pour élaborer des composés imitant leur structure chimique. La recherche d'opiacés de

synthèse se développe, particulièrement en Allemagne, qui découvre la péthidine en 1939, puis la méthadone et le fentanyl. Les barbituriques (dépresseurs du système nerveux central utilisés comme somnifères) sont découverts en 1903 et leur consommation se répand aux États-Unis. Les stimulants ne sont pas oubliés. A Tokyo, en 1885, l'éphédrine est extraite de l'*Ephedra vulgaris*, une plante déjà utilisée par les Chinois il y a 5 000 ans. L'amphétamine et ses dérivés naissent de ces travaux qui sont également exploités aux États-Unis et en Allemagne. Ces trois pays en feront un usage intensif pendant la seconde Guerre mondiale pour doper leurs soldats.

C'est d'ailleurs au Japon qu'apparaît, pour la première fois, l'abus massif de drogues de synthèse. Après la défaite de 1945, les amphétamines y sont mises en vente libre, puis rapidement classées parmi les drogues dangereuses. Mais le mal était fait car, en 1954, deux millions de Japonais (sur cent millions d'habitants) consomment des cachets et 500 000 s'injectent la drogue.

En Occident, les psychotropes s'installent à la fin des années 1950. D'abord prescrits légalement, les dérivés amphétaminiques, vantés comme les drogues de la performance, rencontrent un succès foudroyant chez les étudiants espagnols ou chez les cols bleus de l'Amérique profonde. Ces drogues alimentent bientôt le marché clandestin. Sous forme d'ampoules pour injections intraveineuses, amphétamine et méthamphétamine gagnent la Scandinavie dans les années 1960. A Stockholm (Suède), on compte 4 000 toxicomanes en 1965. Aujourd'hui, héritage de cette époque, l'abus à grande échelle d'amphétamines est signalé dans de nombreux pays européens, dont l'Allemagne, la Belgique, le Danemark, le Royaume-Uni et la Suède.

Cependant, l'explosion de l'offre mondiale des drogues naturelles, les redoutables effets secondaires des drogues de synthèse (« médicaments » dont le client est le premier cobaye), ainsi qu'un meilleur contrôle international des substances psychotropes (visées par la Convention des Nations Unies de 1971) empêcheront pendant longtemps le développement du marché de ces produits, à l'exception notable du Japon. Les *yakuza* ou *boryokudan* (la mafia nipponne) y détiennent le monopole de la distribution et développent des centres de production de méthamphétamine (l'*ice*, baptisée là-bas, *shabu*), en Corée du Sud, en Thaïlande, à Taiwan, puis aux Philippines. A la fin des années 1980, on estimait à deux tonnes la consommation annuelle de dérivés amphétaminiques au Japon. C'est depuis l'Asie qu'à partir de la fin des années 1980, la forme cristallisée du chlorydrate de d-méthamphétamine surnommée *ice* sera introduite par les triades taïwanaises aux États-Unis, *via* Hawaii et la côte Ouest.

Explosion de la demande

On peut considérer que la révolution des drogues de synthèse a véritablement commencé vers le milieu et la fin des années 1980. Elle est d'abord liée à

l'émergence d'une nouvelle sous-culture en Occident : le phénomène rave. Dès 1968, les Californiens avaient découvert la MDA, un dérivé amphotaminique aux propriétés légèrement hallucinogènes surnommé « pilule de l'amour ». Le produit avait été oublié pendant des décennies. La firme pharmaceutique allemande Merck l'avait identifiée dès 1914, ainsi qu'une « cousine » : la MDMA. Sous le nom d'ecstasy, la *love drug* fera irruption dans les discothèques européennes, associée à la musique techno. Le succès de la MDMA est foudroyant. En Angleterre, les trois drogues les plus consommées aujourd'hui sont, dans l'ordre, les dérivés du cannabis, l'amphétamine et l'ecstasy qui fait des ravages en Espagne, en Italie, en Allemagne et aux Pays-Bas (où sont fabriqués 80 % des dérivés amphotaminiques saisis dans l'Union européenne). Toujours à partir de laboratoires néerlandais, le LSD fait aussi un retour remarqué en Europe. Les drogues de synthèse bénéficient actuellement d'un incontestable effet de mode sur le vieux continent.

Outre-Atlantique, le phénomène semble également lié au reflux de l'épidémie de crack, constaté par les autorités américaines depuis le début des années 1990. Dans les rues des grandes villes, les consommateurs sont à la recherche de nouveaux produits aux effets puissants. La phencyclidine (PCP) connaît un regain d'intérêt au Canada (des laboratoires clandestins en Ontario s'en sont fait une spécialité) et sur la côte Ouest des États-Unis. Les dérivés du fentanyl (opiacés de synthèse), jusqu'à mille fois plus forts que l'héroïne, sont vendus dans les grandes villes du Nord-Est comme de l'héroïne n° 4 du Sud-Est asiatique. Et la méthamphétamine, partie de la côte Ouest au début des années 1990 pour conquérir le Midwest, est présentée par les autorités comme le « crack de l'an 2000 ». Avant la multiplication des laboratoires-cuisines du Midwest, l'essentiel de la production était cantonné en Californie et dans le Sud-Ouest, ainsi qu'au Mexique. La distribution du produit est assurée dans toutes les villes de l'Ouest des États-Unis par les gangs de rue hispaniques et, pour une part de plus en plus réduite, par les gangs de motards.

Ce boom a des explications pratiques. Les drogues synthétiques présentent l'avantage de pouvoir être produites à proximité des lieux de consommation, de ne pas toujours nécessiter de grandes compétences techniques (les « cuisiniers » du Midwest s'échangent la recette de la méthamphétamine pour 1 000 dollars, et beaucoup de producteurs d'ecstasy ont trouvé le secret de sa fabrication sur Internet) et d'être aisément dissimulables. De surcroît, un même produit peut indifféremment être conditionné sous forme fumable, injectable ou de poudre à sniffer. Robert K. Sager, patron du laboratoire de la DEA, estimait en 1986 que, pour un investissement de 150 dollars (moins de 900 francs), un chimiste peut produire en quatre jours 500 grammes de 3-méthylfentanyl. Or, une dose thérapeutique de ce produit se mesure en microgrammes (un timbre-poste pèse 60 000 microgrammes, ce qui donne une idée de l'encombrement du stock !). Le même chimiste pourrait donc commercialiser 50 millions d'unités de dosage au prix de l'héroïne, pour un bénéfice avoisinant les 500 millions de dollars (près de 3 milliards de francs).

Enfin, les trafiquants peuvent se jouer des contrôles en modifiant légèrement la formule d'une substance interdite pour créer une nouvelle drogue aux effets similaires non encore visée par la loi (on parle, dans ce cas, de *designer drug*).

Marché mondial

L'entrée en force des pays de l'ex-bloc soviétique sur le marché des drogues, depuis le début des années 1990, n'a fait qu'augmenter l'offre de produits. Les organisations criminelles y ont le choix entre le développement des cultures de plantes à drogues et la reconversion d'un appareil de chimie industrielle à l'abandon dans la production massive de drogues de synthèse. Cette dernière solution est favorisée par plusieurs facteurs : les produits chimiques de base ne sont soumis à aucun contrôle sérieux ; les chimistes très qualifiés et sous-payés sont légions ; les consommateurs de drogues de ces pays n'ont pas l'habitude des drogues naturelles et n'ont donc aucune prévention contre leurs ersatz. Or, ces dernières années, les signes de la mise en place, à l'Est, de productions à grande échelle, se sont multipliés.

La police allemande estime que 20 % à 25 % de l'amphétamine saisie sur son territoire en 1994 venait de Pologne. Selon les autorités de Varsovie, la production nationale satisfait 10 % de la consommation européenne. La République tchèque dispute aux Polonais le titre de deuxième producteur européen de psychotropes, après les Pays-Bas. La Pervitine, méthamphétamine sous forme liquide injectable, y supplante les drogues naturelles. L'industrie chimique locale produit en masse de l'éphédrine (principal précurseur de la méthamphétamine) qui est détournée vers le marché clandestin ou expédiée dans des pays où se développe la production clandestine d'ice (notamment le Mexique et les États-Unis). Différentes affaires, survenues depuis 1992, ont prouvé que la Lettonie et la Hongrie sont les terres d'élection d'investisseurs, notamment scandinaves et néerlandais, qui financent la production de MDEA et MDMA destinée à l'Union européenne. En 1993, enfin, l'Organe international de contrôle des stupéfiants (OICS) s'inquiétait de l'existence, en Bulgarie, d'entreprises d'État fabriquant des dérivés amphétaminiques, exportés sans autorisation sous la marque *Captagon* vers l'Afrique et les États du golfe persique, via la Turquie.

L'ex-URSS semble en passe de rattraper les performances de la Pologne et de l'ex-Tchécoslovaquie. Ainsi, l'Azerbaïdjan s'est fait une spécialité des opiacés de synthèse (méthadone, normorphine, 3-méthylfentanyl). En CEI (Communauté des États Indépendants), l'éphédrine synthétique est extraite de préparations pharmaceutiques et transformée en éphédrone (qui connaît également, depuis 1991, une vogue alarmante aux États-Unis sous le nom de methcathinone), produite en Russie, en Biélorussie, en Ukraine et dans les États baltes. *L'Ephedra vulgaris* pousse à l'état sauvage au Kirghizstan et au Kazakhstan.

La Chine tire aussi partie de ses ressources en *Ephedra*. Les laboratoires clandestins d'éphédrine et d'ice se multiplient dans le Guangdong et le Fujian, pour l'instant essentiellement à destination des marchés du Sud-Est asiatique et de la Russie (mais on retrouve l'éphédrine chinoise jusqu'au Mexique, dans les laboratoires des cartels qui approvisionnent le marché nord-américain). L'initiative de la production clandestine revient souvent aux Taïwanais, particulièrement bien implantés en Chine du Sud. Les barons de l'héroïne birmans – les *Wa* ou *Khun Sa*, avant sa reddition à la fin de 1995 –, ont également entrepris de se diversifier dans la production de méthamphétamine. Ils alimentent essentiellement le marché local (Chine, Thaïlande).

La dernière particularité du marché mondial des psychotropes est que le flux habituel des produits est souvent inversé. Les puissances industrielles se glissent de plus en plus dans la peau du producteur ou du dealer, et les pays du Sud, dans celle du consommateur. Les dépresseurs du système nerveux central font ainsi l'objet d'un intense trafic Nord-Sud. Dans la plupart des pays d'Afrique, l'abus de barbituriques (séco-barbital) et de benzodiazépines (diazépam, flunitrazépam), produits de l'industrie pharmaceutique européenne détournés de leur usage thérapeutique, est devenu un problème majeur. Certains produits donnent également lieu à un trafic Sud-Sud. Ainsi, le trafic de méthaqualone s'est développé à partir du début des années 1980. Licitement produit en Inde, ce dépresseur non barbiturique (connu sous les marques *Mandrax* et *Quaalude*) était détourné à destination de l'Afrique du Sud, principal consommateur. Après l'arrêt de la production en Inde, en 1984, des laboratoires clandestins se sont développés dans la région de Bombay (sous le contrôle de groupes organisant le trafic d'héroïne), en Afrique australe (Afrique du Sud, Swaziland, Zambie, Mozambique, etc.) et, plus récemment, à Dubaï. On estime généralement que 70 % de la production mondiale est consommée dans les rues d'Afrique du Sud, où la drogue est fumée mélangée à de l'herbe de cannabis.

En conclusion, il est vraisemblable que le « mérite » douteux de la révolution des drogues de synthèse (dont l'ecstasy, dans toutes ses variantes, est la plus connue), au début du troisième millénaire, sera d'unifier les modes de consommation des drogues à l'échelle mondiale. La seule différence qui persistera entre le Nord et le Sud sera la qualité des produits. Mais, il est probable que cette toxicomanie de masse, qui touchera des dizaines de millions d'individus, ne fera que coexister avec la consommation « classique » des produits dérivés des plantes à drogue.

Michel Koutouzis

Chargé de recherche OGD (Observatoire Géopolitique des Drogues)